

# Clémence Carel - portfolio 2025





Je suis Clémence Carel, j'ai 22 ans. Actuellement en année de césure du Master Politiques Publiques, spécialité Culture à Sciences Po Paris, mon ambition professionnelle consiste à penser des politiques d'exposition conscientes des évolutions de la société civile, elle-même concernée par son environnement. Dans cette perspective, je m'engage dans la création et mise en oeuvre de projets artistiques plaçant la Relation - avec les artistes, avec le public, et avec l'Autre - au centre du processus de monstration.

“Agis en ton lieu, pense avec le monde” (Edouard Glissant)

Je conçois l'art d'exposer l'art comme une politique conçue pour les publics, et par les publics, au sein de laquelle questions identitaires, mémorielles et modalités de création ont toutes leur légitimité. Ces dernières sont le cœur de mes projets d'expositions actuels.

Membre depuis trois ans de l'association Jeunesses et mémoires franco-algériennes, nous plaidons auprès des décideurs publics pour la formation d'un musée de l'histoire de la France et de l'Algérie comme un lieu de vie pour apaiser les mémoires, où les frontières entre savoirs et sensible seraient perméables, à l'image de ce qu'elles sont dans les traces des réalités historico-culturelles. Pour faire vivre - en attendant - cet idéal hors-les-murs, nous préparons une exposition collective pour septembre 2025. A cet effet, je mets à profit l'approche interculturelle et pluridisciplinaire acquise *via* la spécialisation complémentaire sur le Moyen-Orient à Sciences Po campus Menton, puis en échange à l'Université de Rome La Sapienza, où j'ai étudié l'histoire de l'art contemporain et les littératures postcoloniales.

Dans le sens de mes recherches curatoriales sur les altérités, je tiens pour essentiel le soutien de la création émergente. Nourrie du succès de l'exposition de jeunes artistes que j'ai co-conçue pour le Prix Sciences Po pour l'Art Contemporain (Paris), ainsi que par mon stage à la direction artistique de POUSH (Aubervilliers), mes projets d'exposition actuels se constituent en dialogue constant avec des artistes de la nouvelle génération.

En cherchant à construire des expositions en dehors des sentiers battus (fictionnelle, portant sur l'intangible à savoir les mémoires plurielles, ou encore le temps du regard), je m'évertue à toujours aller au-delà du cadre existant de la monstration.

## EXPOSITIONS

### CURATION

2025 “*Temps mort*” (projet à venir). Commissaire

“*Méditerranées communes*” - galerie AFIKARIS (Paris). Co-commissaire

“*Une visite de rêve*” - Séminaire “Orner le monde”, avec l'EHESS, le 19m, POUSH (Paris). Co-commissaire, avec Yvannoé Kruger (commissaire)

### COORDINATION ARTISTIQUE

2024 “*Strange Familiar/Familiar Strange*” - POUSH (Aubervilliers)

“*Stool for Thoughts*”, POUSH Design Week - POUSH (Aubervilliers)

“*Dépenses*”, Prix Sciences Po pour l'Art Contemporain - Sciences Po (Paris)

### TEXTES Publication : web magazine L'Ouvreuse (Université Panthéon Sorbonne)

2024 Retour sur l'exposition “ *Le Salon des Songes, Ines di Folco Jemni* ” aux Magasins Généraux, 2023

Solveig Burkhard, *Kids waiting for something*, 2023

Zine Andrieu, *Un Monstre sans nom*, 2023 (film)

Cengiz Çekil, *A Mortal Monument No. 1*, 1990

Adrien Ogel, *Paravent (chien promené par quelqu'un vu de la fenêtre d'un TGV)*, 2024

## “Temps mort”, projet à venir

— septembre 2025

— commissaire d'exposition : Clémence Carel



©Henri Frachon

Accéder à la position du regardeur. Aujourd'hui, l'histoire des goûts est remise en cause, et l'objectivité du Beau n'est plus d'actualité. La curiosité culturelle individuelle devient toujours plus personnelle. De la sorte, il semble impossible de présupposer un unique et nécessaire comportement du spectateur.

Est-il une attitude type, entendons temporelle, pour apprécier une œuvre au sein d'une exposition ? En fin de compte, choisit-on le temps que l'on prend de vivre une œuvre ?

“Temps mort” invite le spectateur à considérer son comportement temporel et temporalisé face à une œuvre. Engager la fine frontière entre réel lâcher-prise à l'ère de l'art thérapie, et loisir intellectuel. Une telle recherche sur le comportement du spectateur n'est pas un énième pamphlet de la culture de masse. Il n'est pas question de blâmer les effets des nouveaux médias, mais de réexaminer l'état de la pensée critique : porter un regard neuf sur l'image du spectateur moderne, trop facilement jugé comme “pauvre crétin d'individu consommateur submergé par le flot des marchandises et des images et séduit par leurs promesses fallacieuses” (Jacques Rancière). Nous proposons au spectateur un espace où il puisse lui-même expérimenter librement son regard sur l'art, via des œuvres propices à alimenter sa réflexion et son vécu à cet escient.

L'exposition est pensée comme une immersion dans d'autres temporalités. Contrairement à la liberté d'un parcours classique, le cadre de cette exposition perturbe davantage qu'il ne guide, et confronte le spectateur à ses habitudes. Les contraintes sont imaginées comme des outils pour favoriser l'attention, non autoritaires, mais ludiques et participatives.

Lieu : POUSH

Liste d'artistes : à confirmer

## “Méditerranées communes” - galerie AFIKARIS

— septembre 2025

— commissariat : Alma Bensaïd, Clémence Carel, Roxane Latrèche, Amelle Meliani (association Jeunesses et mémoires franco-algériennes)



©Cléa Rekhrou



©Maya Inès Touam

Notre projet répond à trois aspirations principales qui sont le fruit du travail mené par notre association depuis sa création : valoriser la création contemporaine, créer un espace de dialogue et favoriser une lecture plurielle des mémoires.

Nous avons premièrement à cœur de visibiliser la création artistique traitant des mémoires franco-algériennes. La médiation sensible des récits est un levier puissant pour s'engager dans un dialogue autour de cette histoire qui est encore aujourd'hui invisibilisée. Dédier un espace d'exposition à la jeune création partageant ces héritages met aussi en lumière une production culturelle reléguée à des espaces périphériques de la scène artistique contemporaine institutionnelle.

De plus, ce projet nous permet de concrétiser notre démarche : matérialiser l'espace de dialogue indispensable pour lequel nous luttons. Nous nous employons à penser de nouveaux imaginaires liés à nos mémoires, à notre rapport à l'« Autre » et à ce que nous avons en commun. Nous croyons à l'idée d'un lieu culturel qui accueille la parole et où l'art fait le lien entre écriture de la « grande » histoire et héritages familiaux pluriels.

Enfin, notre volonté est de montrer que l'art constitue une troisième voie, celle de l'apaisement, une passerelle entre histoire et mémoire. À travers cette démarche, nous souhaitons valoriser une approche respectueuse et sensible de toutes les mémoires et accompagner la réception des œuvres grâce à un dispositif de médiation et une programmation autour de l'exposition.

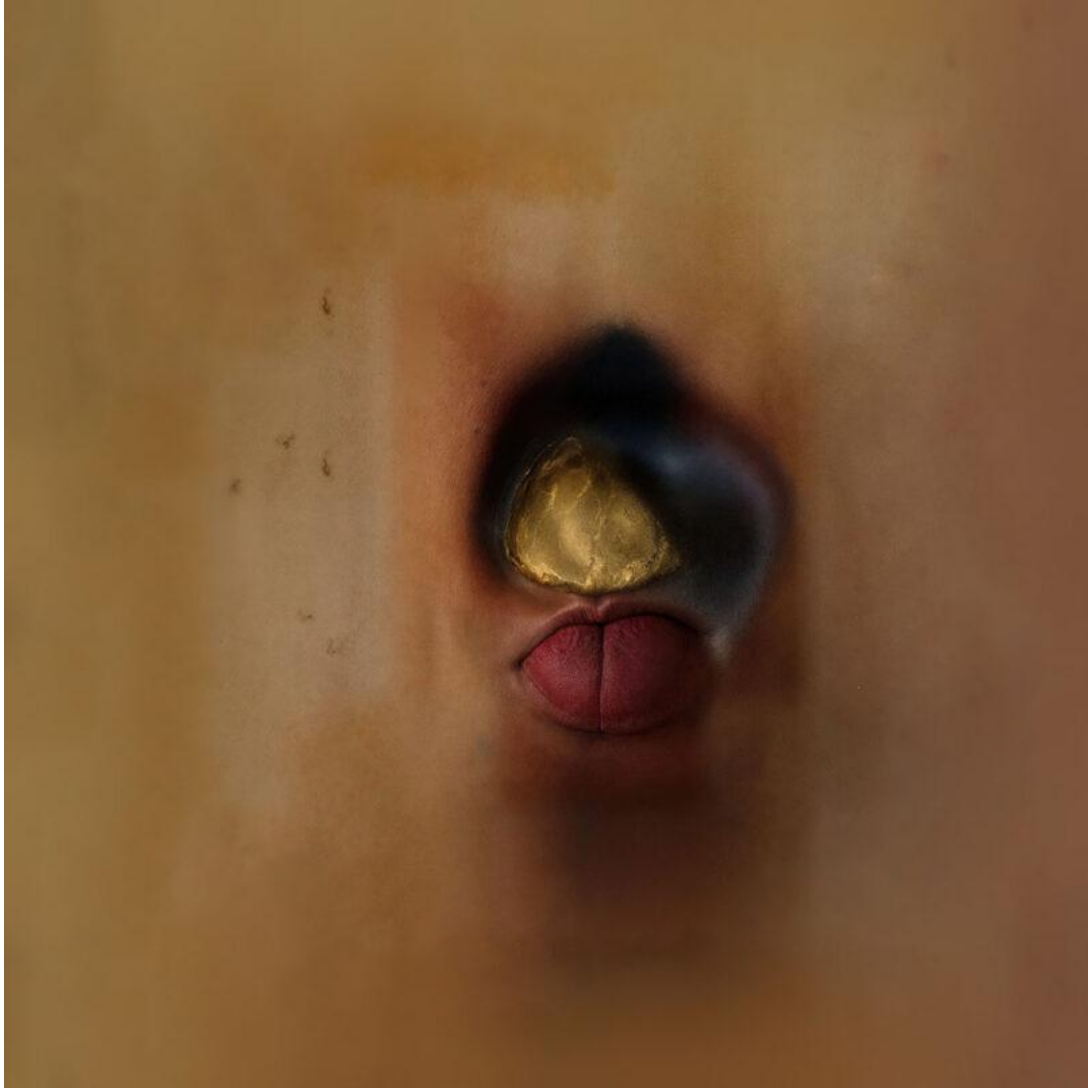
Avec Zohra Hassani, El Mehdi Largo, Hannah Puzenat, Cléa Rekhrou, Maya Inès Touam, Yaziamé, Collectif Tilawin Project.



## ***“Une visite de rêve” - la Parcelle du 19m***

– 23 janvier 2025

– commissariat : Yvannoé Kruger. co-commissariat : Clémence Carel



©GrégoryChatonsky

Dans le cadre du séminaire Orner le monde de l'EHESS à l'invitation de Rémi Labrusse et Fadela Benbia, Yvannoé Kruger accompagné de Clémence Carel proposent une exploration imaginaire et conceptuelle des pratiques contemporaines de l'ornementation. Imaginée comme une traversée sensorielle dans un musée rêvé, elle articule images, sons et dialogues à la rencontre des artistes : Mathilde Albouy, Estèla Alliaud, Gregory Chatonsky, Justine Emard, Lek & Sowat, Jason Maison-Marcheux et Antoine Poncet.



©EstèlaAlliaud



©MathildeAlbouy

## “ Strange Familiar/Familiar Strange ”, Intermix Residency POUH

- du 4 au 18 décembre 2024
- restitution de résidence Intermix : créatrices d'Arabie Saoudite à POUH
- commissaire d'exposition : Tala Saeed



*Intermix Poush participating artists  
Madhawi AlGwaiz / Leen Ajlan / Abeer Sultan / Bashaer Hawsawi / Reem AlNasser*



L'exposition tire son nom de l'expression anthropologique « rend le familier étrange et l'étrange familier ». Pour supporter les œuvres créées dans le cadre de cette relocalisation temporaire, il faudrait faire de la place à de multiples géographies. Dans chaque pièce, les artistes transportent des parties de leurs propres paysages à Aubervilliers, et Aubervilliers commence à apparaître dans leur maison, que ce soit en termes de matériaux, d'esthétique ou de contexte. Venant d'une culture qui aime étendre son intériorité, centrée sur la communauté, ces œuvres dérivent avec leurs auteurs à travers un paysage urbain inconnu, créant à la fois une tension et une excitation qui donnent un travail plus brut et rapide.

Il est facile de parler dans le silence d'une géographie inexplorée, de bavarder anxieusement - appeler un ami, écouter une chanson, voire faire défiler son téléphone ; mais l'intermède ne peut remplir son rôle que si vous écoutez et permettez une interruption dramatique de votre relocalisation temporaire, le besoin humain de retrouver des points de contrôle, des visages et des voix familiers. La dérive de l'étranger essaie de remplir son rôle : la découverte et la compréhension ; la dérive des artistes a apporté des fragments de chez soi à Paris, des promenades qui semblaient longues et inconnues deviennent remplies de bribes de conversation arabe, de hochements de tête familiers entre les commerçants, de conversations avec les baristas ; on passe devant des jeunes garçons turbulents comme des frères et on achète du pain chez des boulangers comme des tantes. Être à Aubervilliers, Paris, France et retrouver les sons familiers de Riyad, Jeddah et Jazan dans l'interlude, seulement quand nous sommes assez courageux pour écouter et éventuellement même danser.

Avec Madhawi AlGwaiz, Leen Ajlan, Reem Al Nasser, Bashaer Hawsawi et Abeer Sultan.



## “ Stool for Thoughts ”, POUSH Design Week

- du 5 au 8 septembre 2024
- une proposition de Yvannoé Kruger



©Simon Jung

À l’occasion de Paris Design Week, POUSH propose l’exposition Stool for Thoughts, et invite des créateurs de tous horizons à investir la Coupole. Cet espace d’exposition aussi monumental que singulier, avec ses 2000 m<sup>2</sup> et ses 10 mètres de hauteur en son centre, devient alors un véhicule idéal permettant l’exploration des territoires au croisement de l’art et du design.

Ce champ d’œuvres réunit une quarantaine de créateurs et créatrices, invité.e.s ou résident.e.s de POUSH. Elle les encourage à repenser les notions d’utilité et de fonction. Les uns ont conçu des objets dépourvus de fonctionnalité, initiant une réflexion sur notre relation aux objets et à leur usage. D’autres explorent comment certaines fonctions peuvent émerger naturellement de leurs œuvres, brouillant ainsi les lignes traditionnelles entre art et design.

“Stool for Thoughts” propose une vision collaborative et conceptuelle des rôles de l’art et du design, invitant le public à repenser la fonction des objets et à apprécier la richesse de leur pouvoir d’interaction. L’exposition permet des perspectives alternatives, où chaque pièce raconte une histoire unique et contribue à un ensemble qui crée lui-même sa cohérence, un paysage que le public peut arpenter, entre installations monumentales et gestes discrets.

Avec Marion Artense Gély, Atelier Baptiste & Jaina, Aleksandr Avagyan, Thomas Ballouhey, Sami Benhadj, Arnaud Bottini, Bureau Idéal (Giada Ganassin et François Bonnot), Valentina Canseco, Hector Castells Matutano, Pia Chevalier, Anna Le Corno, Bryce Delplanque, Emmanuelle Ducrocq, Andrew Erdos et Shawn Murrey, Juliette de Ferluc, Robinson Ferreux, Justine Gaignault et Juliette Berthonneau, Jérôme Gelès, Jérôme Grivel, Ellande Jaureguiberry, Olivier Jonvaux, Tommy Lecot, Thomas Lelouch et Clémence Mars, Thibault Lipski, Denis Macrez, Olivera Majcen & Demian Majcen, Alix Marie, Florent Meng, Annelise Michelson, Adrien Ogel, Olivain Porry, Valentine Prissette, Manon Ritaly, Ugo Schildge, Marie Servas, Siméon Starck, et Vincent Tanguy.



## “ Dépenses ”, 12<sup>e</sup> Prix Sciences Po pour l’Art Contemporain

— du 28 mars au 5 avril 2024



©Clément Gibon

En 1949, le philosophe français Georges Bataille propose une lecture provocante de l'économie. La dépense improductive précède l'accumulation – et guide secrètement toute activité humaine. Comme « le soleil donne sans jamais recevoir », il est toujours question d'énergie en excès, dont la consommation est la clé du développement de nos sociétés. Une dilapidation qui se traduit notamment dans la sexualité, l'art et, ultimement, la mort. Cette réflexion imprègne *Le Trésorier-payeur* de Yannick Haenel, écrivain en résidence à Sciences Po. Dans ce roman, le protagoniste est un anarchiste employé à la Banque de France. Paradoxe ? Meticuleux, acharné, il consacre sa vie à dévorer de la philosophie et à venir en aide aux plus démunis. Enfin, il brûle son énergie dans l'amour. La dépense lui rend possibles des expériences d'une intensité extraordinaire.

En construisant le thème avec Yannick Haenel, il était essentiel d'inviter les artistes à jouer autour de ce concept. Ainsi, nous avons choisi de le décliner au pluriel et d'ajouter une citation qui élargit son spectre de compréhension. Tous·tes abordent différemment le thème des dépenses, mettant à profit leurs énergies créatives à travers l'emploi de médium variés, allant de la vidéo à la peinture en passant par l'installation.

Cette exposition fait dialoguer des esthétiques aussi artisanales que technologiques, questionnant souvent les excès de la société contemporaine. Les œuvres proposent en creux une manière originale de percevoir le monde et ses dynamiques sous-jacentes, et nous offrent un regard parfois cynique, mais souvent juste sur notre manière de l'habiter.

Avec Joséphine Berthou, Elsa Brès, Léticia Chanliau, Martin Depalle, Andréa Le Guellec, Hussein Nassereddine et Naomi Sermet (artistes sélectionné·es suite à un appel à candidature).

## Retour sur l'exposition “ Le Salon des Songes, Ines di Folco Jemni ” aux Magasins Généraux, 2023

Assieds-toi. Enfin assieds-toi si tu veux. Mais si tu préfères l'autre fauteuil, là-bas, dans le salon où s'évapore une musique rétro venue d'un ailleurs, vas-y. Mais vas-y seule, moi je reste ici, un peu. C'est IDFJ qui nous invite tous dans ses chez elle.

Anti-antichambres, elle conjugue dans cette exposition accueil de soi, d'autrui, et des œuvres. La polysémie du salon - de réception, de repos, des peintres académiques, de l'avant-garde artistique - est réunie en un lieu, démultipliée en identités. Combien de fois avons-nous subi le surpeuplement et l'inconfort pour les os des fesses du banc en fin de parcours muséal (interminable)? Alors, du miel de romarin dans le velours moelleux. Et les grandes toiles au mur brut, sans châssis, sont les tapisseries, renouveau des broderies murales ancestrales. Elles portent, comme avant, le poids de ces grandes scènes de guerre, la charge mémorielle de ces poses de famille à fonction d'arbre généalogique qui nous impressionnaient, enfants. Lourds étendards hissés par la force de la poésie, surtout pas d'encadrement pour elles ! pourquoi devraient-elles être fixées ? Elles doivent être mobiles, mobilisables en rêve, en esprit, dans le sillon des différents salons et des branches dynastiques. Cotonner les songes. Héberger les récits.

L'invitation se poursuit et l'immersion devient totale. Au fil des thématiques, IDFJ partage un récit personnel. Se raconter, en invitant l'Autre à manipuler les curseurs. Chaque salon est un dévoilement de l'artiste, architecture de son parcours de mémoire. Ce n'est plus une exposition qui met en lumière une présentation monographique d'une artiste contemporaine, mais la performance d'une sensibilité comme médiation des œuvres produites.

Le bleu profond des fins fonds des toiles prolonge l'évanescence des sourires figurés sans être figés. Hommage sans pudeur à des passés intimes, peut-être même secrets de l'artiste elle-même. Et saisissons-nous vraiment ces corps qui nous sont inconnus, mobiles même lorsqu'ils sont assis, liés entre eux par des regards posés, un bouquet de fleur, des liens sacrés ? Ils imposent le respect, induit par l'affection infusée dans le pinceau d'IDFJ.





## Solveig Burkhard, *Kids waiting for something*, 2023

Ne jamais oublier la rage d'enfant. Le non-adulte voit la personne vieillissante, c'est-à-dire dépassant la dizaine – dénigrer voire nier le mal-être des « petites personnes ». Notamment celle qu'elle fut. Quelle étrange amnésie sélective.

Alors Solveig Burkhard rend justice aux émotions des enfants que nous étions, que nous sommes un peu, encore. Dans son installation « Kids waiting for something », elle met en scène une salle d'attente de cabinet médical, elle nous y invite surtout à s'y projeter, quoi qu'en coûte aux jeunes yeux les lumières blafardes. Emancipons le spectateur pour qu'il se réapproprie un rapport à soi<sup>1</sup>, à son soi passé, perdu dans le processus de la séparation des âges.

Là, elle offre une immersion dans le désordre. La pièce ouvre un espace entier à l'expression et la restitution des états-d'âmes oubliés, enfouis dans le rembourrage d'une peluche Teletubby. L'artiste met frontalement en cohabitation les jouets en pagaille avec l'univers médical, psychiatrique. Elle confronte les chaos : celui d'une chambre d'enfant qui est lié dans l'imaginaire collectif à la légèreté d'un esprit dénué de sens des responsabilités, au désordre mental, quant à lui associé aux dérèglements d'une vie déjà bien avancée.

<sup>1</sup> Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé*, La Fabrique éditions, 2008, 145 p.

Manquent les cris, du bambin ou du malade ; la scène est habitée par l'absence des protagonistes, qui l'ont désertée, abandonnant les objets en pagaille, comme dans la précipitation : le vide est la réelle violence de la pièce. Le chaos demeure silencieux, comme sous-jacent, en attente. En attente de quoi : du médecin, du diagnostic, ou du statut officiel d'adulte ? Non, si l'artiste nous invite à entrer dans la pièce, c'est justement qu'elle défie le fataliste adultisme qui place une vitre de plexi en travers de l'âge. Nous entrons dans la pièce, nous faisons une tour de Kapla, nous défaisons des tours de Lego d'un visiteur-patient précédent. La pièce vit et se transforme par la participation du public : c'est une salle où les années sont les seules à attendre.



©Florent Michel

## Zine Andrieu, *Un Monstre sans nom*, 2023 (film)

Terminologie : territoires délaissés ; quartiers défavorisés (ou plus simplement “les quartiers”) ; banlieues populaires ; le fameux choc des cultures (dont l’acceptation actuelle est, disons-le, floue). La sémantique regorge richement d’options pour décrire les à-côtés de la scène que tout le monde regarde, mais donne-t-elle des mots pour les raconter ?

Face à ce vide lexical, Zine Andrieu empile, juxtapose, amasse. Il sature la narration. Le trop-plein de matière fait des étincelles ; l’addition des contre-cultures est force de création, non pas par l’utilisation riche et variée de mots plus ou moins appropriés, mais par le choc des médias. Le fil de l’histoire du film se balance à chaque seconde d’un univers à un autre, d’un support archivistique à un design 3D ; le curseur n’est plus la traditionnelle dichotomie fiction/documentaire, mais le capital empathique humain, le pouvoir de partager la subjectivité des références. Ce n’est pas parce que je ne connais pas *Death Note* que ton monde ne me raconte rien.

Au contraire, le patchwork de l’artiste est une multiplication des possibles, rhizome fertile de contes nouveaux, ceux que l’on n’entendait pas avant, faute de langage existant. La sectorisation biaisée des populations selon une norme Centre/Périphéries laisse place à un voyage dans les vécus, les blessures et douceurs. Zine Andrieu dépasse la binarité de la structuration en place pour projeter des constellations mouvantes, capables de signifier autre chose. Ce n’est pas seulement un choc des cultures, mais un choc des moyens d’expression, où la subjectivité devient une forme de résistance, une manière de refuser les cadres étroits imposés par la société.

Bien qu’évidemment politique, vaguant entre histoires médiévales d’islam, visions de gaming, les assassinats bien réels de Zyed Benna et Bouna Traoré, et la mort du propre frère de l’artiste, le conte-épopée est avant tout un manifeste artistique. Dès l’incipit, la voix-off chante et tangué au tempo de l’oscillation tranquille des premières images surnaturelles d’éclipse ; le cadre dramatique posé, l’aventure peut commencer. Fable amère, mais pas cruelle, le politique y demeure explicite et sous-jacent, comme un avant-propos alourdissant le soleil d’un voile rougeâtre. Mélange des genres, mélange des niveaux de discours, l’art de Zine Andrieu se place sous le signe de l’hybridation-même. Et cette fusion est inédite dans les règles de la synthèse additive : noir x blanc = rouge, rouge sang.



©Zine Andrieu



## Cengiz Çekil, *A Mortal Monument No. 1*, 1990

[https://louvreuse-magazine.fr/regard-cengiz-cekil-a-mortal-monument-no-1-1990/?fbclid=PAZXhObgNhZW0CMTEAAaZl\\_VDjGhbVXZ-zx0\\_tLvYdgrSMiPFdtYpS1kip\\_u\\_GY9c4S84opJuvAKxQ\\_aem\\_9E6b8k\\_ZzxHI7eaxDI3ahg](https://louvreuse-magazine.fr/regard-cengiz-cekil-a-mortal-monument-no-1-1990/?fbclid=PAZXhObgNhZW0CMTEAAaZl_VDjGhbVXZ-zx0_tLvYdgrSMiPFdtYpS1kip_u_GY9c4S84opJuvAKxQ_aem_9E6b8k_ZzxHI7eaxDI3ahg)

Surplomber le plombage. Regarder de haut l'état des murs. Constaté l'injustice et l'impuissance.

Le travail de Cengiz Çekil, pionnier de l'art conceptuel turc dans les années 1970, récite face à la crise politique. Il en fait son terreau quotidien créateur, non par opportunisme, mais par propension naturelle à l'archivage. Il façonne une diction propre, doté d'un alphabet et d'un lexique spécifique, narre l'espérance, au jour le jour, pour dominer la mort.

La position du regardeur a toute son importance, et Cengiz Çekil ne lui donne pas le choix : nous ne sommes plus dans une situation de public participant, mais de public embrigadé. Cet engagement du spectateur est imposé sur l'ambiguïté de la permanence, liée à celle du rôle de regardeur. La monumentalité s'impose à nous, fut-elle réduite à quatre simples étages de béton. Le bâtiment érigé, qui appartient à une longue série de proto-bâtimENTS variants, semble inamovible. Et pourtant, les pierres, symboles de la propriété, font référence à des habitats temporaires, faits vite, pas pour durer. Dans les années 1980 turques, la durée était un mirage ; coup d'Etat et exils forcés obligent. Cengiz Çekil construit des commencements de monuments, jamais achevés, le ciment on le posera plus tard, le toit ? inexistant. Notre position est importante car nous regardons l'histoire de ces briques intemporelles d'un point de vue extérieur, inspecteurs des travaux non-finis se penchant sur la maquette de l'ouvrage, spectateurs de l'actualité-histoire. Car l'équivoque sur la notion de temporaire et de permanence dépasse le cadre historique qui initiait la série ;

ces mêmes chantiers en train de se faire se font aujourd'hui, en Turquie et ailleurs, nous en connaissons l'existence, et face à eux, nous sommes toujours passifs.

Individu et histoire politique collective sont alors liés dans la lutte de la vie, paradoxalement, par ce mausolée. Reproduit en série, et reproductible, il matérialise la monotonie et la persistance de la vie sous la répression politique. Par la répétition, il transforme les constructions quotidiennes en monuments de résistance pérenne. Preuve en sont les plus petites briquettes telles des dominos qui indiquent les dates d'exposition de l'œuvre ; elle continue son voyage dans les lieux de culture, délivrant son message d'espoir. Et la terre qui investit son enceinte ; peut-être est-elle fertile, pour porter les fruits de la résistance ?



©fluofoto

**Adrien Ogel, *Paravent (chien promené par quelqu'un vu de la fenêtre d'un TGV)*, 2024**

Aubervilliers, Île de France, France

5 septembre 2024

Paris Design Week

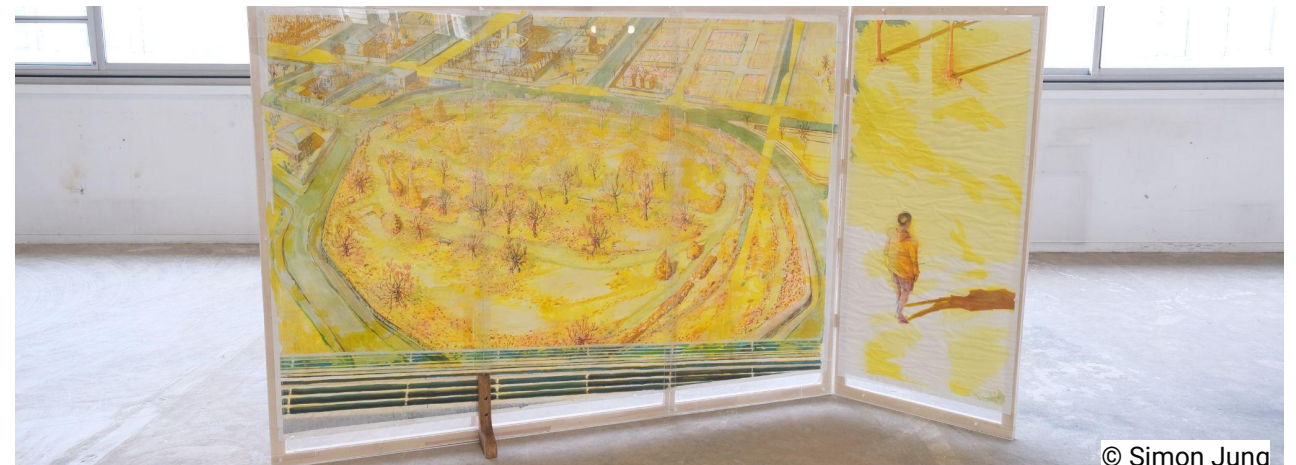
Une myriade d'objets à l'horizon. Tabourets à trois pieds, châssis dans de la cire, balais chimériques ... On aura tout vu cette semaine. Designers et artistes s'épient, se croisent et s'amusent de leurs voies différentes. Les voir ainsi réunis donne l'espoir d'une solidarité humaine, de paix dans le monde, et presque d'été indien. Parmi eux, Adrien Ogel trace ses routes.

Le mobilier n'est pas immobilité. Prenons le paravent. Est-ce une cloison ? le symbole du futile de l'ornement ? l'hypocrite panneau derrière lequel est censé se cacher toute l'intimité du monde ? Celui d'Adrien a un super pouvoir, il donne à voir la célérité du monde. Son titre, déjà flegmatique ou prétentieux, a des airs de casse-tête ; impossible - se dit-on - de retenir de manière si incarnée le mouvement tranquille du chien et son promeneur depuis la fenêtre d'un TGV. On est tenté de douter : tricheur ? Passons.

Souvenir d'imaginaires lointains, que l'on croyait définitivement relégués aux salles du musée Guimet, le paravent subsiste. Écran parmi les écrans devenus innombrables, le voilà encore dans un salon, celui d'une exposition cependant. Objet plurimillénaire, sa présence à l'occasion de cette fête de l'avant-garde du design projette le spectre des ères filées depuis sa naissance. Les humains vivent et meurent trop vite pour comprendre que ce qui fait notre "chez nous" leur survit, et ce pour des siècles.

Et puis il y a ces voies qui sillonnent les panneaux, comme si elles se dévoilaient ensuite à l'infini, hors cadre. La fragilité des tracés sur les aplats francs et naïfs, c'est une générosité pudique. La bonté de ressentir encore un peu la fin du jour, cette douce mélancolie déjà trop dite avec les mots. Chacun trouvera les siens pour décrire ce que cette parenthèse temporelle lui évoque, les TGV de retour circulent partout en France après tout. L'artiste, lui, appose son mot, sa touche, celle qui lui a fait se dire "tiens, je vais en faire un paravent" : le chien et son promeneur. Ces deux-là sont le calmant, et leur tranquillité retient toute l'immobilité du monde face à sa vitesse ; celle du TGV, celle de la vie des Chinois sous la dynastie Han, celle de la fin du jour depuis le TGV, et celle du jour qui se finit aujourd'hui.

Car la magie de l'œuvre se mérite et prend par surprise. L'artiste-magicien a saisi avec toute l'humilité enfantine de la gouache maîtrisée, la lueur qu'aucun mot ne saura traduire. Quand le soleil penche un peu, alors que résonnent les pas las des derniers visiteurs, les routes s'illuminent. Comme l'Annonciation de Fra Angelico du couvent San Marco à Florence, la lumière participe à la performance. Elle filtre à travers les panneaux et le jaune devient un peu plus éclatant, le banc au milieu des arbres un peu moins vide, et le cœur un peu plus serré. Seuls le chien et son promeneur semblent continuer leur chemin, impassibles. Ils parent le vent, et toute la célérité du monde.



© Simon Jung



## Contact

Clémence Carel

[clemence.carel@sciencespo.fr](mailto:clemence.carel@sciencespo.fr)

[carelclemence@gmail.com](mailto:carelclemence@gmail.com)

+33617737725

<https://www.linkedin.com/in/cl%C3%A9mence-carel-0119551b1/>

75019 Paris